

Interview de Michel BALAT par Laura GRIGNOLI

Pescara, le 02 11 2009

(...)

M. B. : Dans un premier temps à Château Rauzé, il avait été décidé que lorsqu'un blessé végétatif se mettait tout à coup à transpirer, — ce que l'on appelle une crise végétative, — c'était en réponse à quelque chose qui se passait, un signe.

L. G. : Il y a des moments particuliers ?

M. B. : Voilà, ce n'était pas n'importe quand qu'il faisait une crise végétative, et on peut dire que là on a les rudiments d'un langage. Puis, à partir de là, on a commencé à regarder sur le corps du végétatif tout ce qui pouvait à moment donné apparaître comme des éléments d'un langage. C'était rudimentaire comme façon d'aborder les choses, puisque là nous avions tout simplement à faire des distinctions de certains états. Distinctions et répétitions. Voilà, ça, c'était le point qui nous intéressait. Comme dès cette époque-là on avait aussi en tête la question de l'espace tonal, on disait voilà, ça, se sont des tonalités mais des tonalités propres à un langage. C'est quelque chose qu'on repère très bien avec une mère et un bébé, sans aller dans ces états terribles qui nous mettent mal, une mère apprend le langage de son bébé en le regardant ou en le voyant vivre, c'est-à-dire qu'elle va apprendre des choses qui se distinguent dans ces états et ce qu'il est capable de répéter. Il me semble que c'est autour de ça que se constitue la notion de langue. Ces distinctions apparaissent dans l'espace tonal. L'espace tonal c'est intéressant comme notion, parce que évidemment on pourrait dire atmosphère... plein de termes existent, mais espace tonal c'est plus spécifique justement parce que c'est relié à cet aspect langagier. L'atmosphère, non ; dans l'atmosphère on a l'idée de quelque chose qui se passe entre les gens, mais là on est dans quelque chose de plus particulier, et on pourrait dire que dans l'espace tonal du bébé apparaissent des distinctions et des répétitions. C'était un premier temps, mais il me semble que c'est un temps qu'on peut généraliser à des tas de situations, et d'ailleurs même alors le silence, le silence est langagier, un silence en puissance de parole, un silence...

L. G. : *Silencio morso*....

M. B. : Là est apparue cette idée, ce concept, le musement. Le musement, c'est quoi ? Par exemple, je ne fais rien du tout, je ne pense à rien, vide, vaguement endormi, je n'ai pas l'impression de sentir, de penser quoi que ce soit, et tout à coup quelque chose arrive, soit à l'occasion d'un bruit extérieur, quelqu'un qui rentre, une présence qui s'impose, tout à coup je me dis « ah tiens, j'étais en train de penser à »...

L. G. : Ah oui...

M. B. : « J'étais en train de penser à quelque chose », alors je peux parfois arriver à saisir ça, et en disant « je pensais ça mais juste avant je pensais encore ça », et en remontant on peut saisir, sur un certain temps, tout un système de pensées qu'on avait eues sans le savoir, voilà, sans le savoir. C'est pour ça que je trouve le concept de musement plus pertinent que celui de flux de conscience ou autre, parce que la conscience, la conscience, elle n'y est pas, je ne peux que reconstituer, car dans le moment où je pensais ça il n'y avait personne pour dire que

je pensais ça ; c'est à l'occasion d'un événement, un peu au hasard, qu'alors je peux me rendre compte que j'avais pensé ces choses-là.

L. G. : Mais peut-être quand on dit le flux de conscience on peut dire seulement que la pensée c'est toujours en travail, au travail. Peut-être on n'entend pas, je pense, mais dans ce moment qu'on ne pense pas qu'on est conscient de ce qu'on pense vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

M. B. : Voilà.

L. G. : Et donc, oui, c'est un paradoxe, on ne peut dire pas d'être conscient de ce qu'il pense, parce que quand on pense le conscient, on pense avec le langage de la langue originelle.

M. B. : Avec la langue, voilà, oui. Mais justement ce paradoxe, c'est un paradoxe qui avait été soulevé largement par Freud dans *Métapsychologie*, par exemple, dans tout le chapitre sur l'inconscient, il dit ça, il dit : faut-il aller jusqu'à dire qu'il peut y avoir une conscience qui n'est pas consciente à elle-même. Pourquoi employer le mot conscience à ce moment-là, et se mettre devant le paradoxe d'une conscience inconsciente.

Alors le musement a pris ensuite un développement plus important avec l'idée d'un musement feuilleté.

L. G. : Comment tu as dit, feuilleté ?

M. B. : Avec des feuilles, *folio*.

L. G. : Oui.

M. B. : Un feuilletage.

L. G. : La pâte feuilletée.

M. B. : La pâte feuilletée, voilà, un feuilletage, et au fond sur chaque feuille il y aurait un système associatif de pensées...

L. G. : Oui... Et hier je sais pas si j'ai bien compris, tu as dit que il ne s'agit pas d'une association libre.

M. B. : L'association libre permet d'établir des liens ponctuels entre différents éléments ; là on est devant un flux continu, le flux continu du musement, qui s'arrête, si je puis dire, à la bouche. D'ailleurs j'ai une étymologie pour musement, que j'ai inventée parce qu'elle m'allait bien, — on a le droit n'est-ce pas ? — voilà, le musement, ça vient du museau, ça s'arrête au museau.

L. G. : Mmm mmm...

M. B. : Je sais pas comment on dit, peut-être en italien ça ne marche pas...

L. G. : En Italie aussi nous disons museau...

M. B. : Voilà, eh bien, ça marche aussi en Italie, ça s'arrête au musée, et mon ami Pierre Delion faisait remarquer que pour les enfants autistes on parlait souvent d'amputation du musée. Je ne le savais pas au moment où j'ai inventé ça, cette étymologie farfelue, et un jour je suis tombé sur un dictionnaire étymologique de l'anglais, où le mot « musement » existe, en français ça n'existe pas « musement », du moins dans ce sens-là, et il y était écrit que l'étymologie était « musée »...

L. G. : Ah oui...

M. B. : ... j'étais stupéfait de voir quand même que ça, ça marchait, il y avait bien quelque chose comme ça, le musement c'est ce qui s'arrête, le musement s'arrête là où la parole commence. Ça ne veut pas dire que le musement en lui-même s'arrête, parce que pendant que je suis en train de parler, je muse aussi, mais le musement, lui, il n'est pas dans la parole elle-même, il est déjà présenté par la parole.

L. G. : Il y a quelque chose qui lie les deux mots français musement et amusement ou... ?

M. B. : Non, aucun dans le sens où je l'emploie.

L. G. : ... rien à faire. Le « a » n'es pas un « a » privatif.

M. B. : A la limite il peut être un renforçatif, au contraire, un a d'insistance.

L. G. : Mmm...

M. B. : C'est une particule qui est la particule « ac » en fait, qui vient renforcer quelque chose, on perçoit et on aperçoit, on sent que là il y a une concentration qui se fait sur le percevoir. Dans ce sens musier et amuser se lient bien dans une idée de jeu.

L. G. : Mmm mmm...

M. B. : Voilà, musement, ça a été un grand moment de découverte. On a pu dire alors que l'espace tonal était une forme de présence du musement ; ça touche quand même à ça, quand par exemple on muse d'une certaine façon, où on sait pas ce qu'on pense... mais ça donne une forme de présence, on sent la tonalité de la personne, parfois on sait qu'il faut pas aller l'embêter, d'autres fois au contraire on va lui dire : oh, qu'est-ce qui se passe là ? on sent bien qu'il y a tout un tas de choses... Le gros du travail qui restait était de dire qu'avec ça on a peut-être un moyen de savoir ce que c'est que le contact avec les végétatifs, qui est comme la mère en contact avec son bébé, qui partage son musement, mais il fallait faire quelque chose d'un peu plus complexe, et alors là ça nous a été révélé finalement grâce à Peirce, bon, qui est déjà l'inventeur du musement...

L. G. : Ah oui, il l'appelait aussi...

M. B. : Lui, il a inventé le musement, oui oui...

L. G. : En anglais il avait...

M. B. : *Musement*.

L. G. : Musement.

M. B. : Musement, oui oui oui, et c'est dans... il a parlé du musement dans quelque chose qui est très particulier qui s'appelle un nouvel argument pour la réalité de Dieu, la réalité pas l'existence, parce que bien sûr Dieu est réel.

L. G. : Mais en anglais existe un mot la racine de musement...

M. B. : Mais c'est français, c'est du vieux français, le verbe muser.

L. G. : Ah oui.

M. B. : Le verbe muser.

L. G. : Donc aussi en anglais...

M. B. : Il a été transporté...

L. G. : ... la dérivation c'est...

M. B. : Oui, voilà, ouais, oui, c'était un vieux verbe du français, et alors ce verbe je l'ai trouvé finalement grâce à des amis, un ami poète et sa femme, c'est d'ailleurs sa femme qui l'a trouvé, dans Chrétien de Troyes, Perceval, à un moment Perceval vient de quitter Blanchefleur, sa mie, et un oiseau vient de se faire blesser, attaquer, par d'autres oiseaux, et trois gouttes de sang sont tombées sur la neige, au pied de Perceval, et là, sur son cheval, Chrétien de Troyes nous dit : Perceval muse sur les trois gouttes de sang ! Il muse sur les trois gouttes de sang, mais il muse sérieusement, au point où un chevalier vient le chercher pour l'amener, c'est ce que je disais sur le tonal là, un chevalier vient le chercher pour l'amener voir le roi Arthur et le prend un peu vivement, il lui dit allez, maintenant viens, et Perceval lui donne un coup d'épée, il le blesse pour continuer à muser tranquillement, et c'est un second chevalier qui va arriver et qui saura prendre Perceval, Chrétien de Troyes dit « en oblique », qui acceptera alors de sortir de cet état de musement. C'est très fort, très beau... Alors ça a été vraiment formidable pour saisir justement toute la délicatesse qu'il y a avec ce concept, et par la suite, toujours à l'aide de Peirce, je suis tombé sur des trucs, les graphes existentiels, un truc de pure logique mathématique, enfin c'est terrible mais... alors il nous dit eh bien voilà comment ça marche le fait que deux personnes se parlent, il doit y avoir une feuille d'assertion, *la folia*...

L. G. : Mmm...

M. B. : Il doit y avoir une feuille d'assertion, c'est-à-dire une feuille sur laquelle les choses vont s'échanger, alors évidemment bon, la feuille est, je ne dirais pas métaphorique, mais presque, simplement il faut que ça puisse s'inscrire. Au départ elle doit représenter, quand il n'y a rien d'écrit dessus, tout ce qui est en commun entre celui qui va proposer l'inscription qu'il appellera le scribe et l'autre qu'il appellera l'interprète, c'est très précis, tout ce qui est en commun, ce qui signifie qu'on ne peut se parler que si on est d'accord a priori sur les objets dont on parle. Alors ça c'est énorme, c'est quelque chose à quoi on ne pense pas ça. J'ai un petit chéri qui s'appelle Saint Anselme de Cantorbéry, je sais pas si tu connais saint Anselme, c'est un type du XIe siècle, qui a écrit un livre précieux qui s'appelle le *Proslogion*.

Saint Anselme y discute avec l'insensé, qui dit que Dieu n'existe pas, — il l'appelle comme ça, c'est son droit...

L. G. : Mmm mmm...

M. B. : ... et Saint Anselme pose la question à l'insensé et lui dit : est-ce que le dieu dont tu parles, c'est celui dont je parle aussi ?

L. G. : C'est ?

M. B. : C'est celui dont je parle ?

L. G. : Ah oui ?!... (rires)

M. B. : Parce que sinon c'est pas la peine de discuter...

L. G. : Ah oui...

M. B. : C'est une question, simple, mais d'une profondeur extraordinaire, parce qu'évidemment si chacun parle de son dieu c'est même pas la peine de discuter, on n'aboutira jamais à quoi que ce soit, ce seront deux dialogues séparés mais qui jamais ne pourront être reliés comme celui du scribe et de l'interprète ; et puis il y a cet exemple que je citais hier matin, du bateau, le magnifique exemple du bateau, où quand quelqu'un montre un bateau à un autre et que l'autre ne le voit pas, eh bien, le bateau n'est pas l'objet du signe du premier parce que l'autre ne le voit pas, donc c'est cette précision sur le fait de dire que la feuille d'assertion c'est tout... c'est représente a priori tous les objets qui sont en commun entre le scribe et l'interprète c'est décisif, c'est tout à fait décisif, ce qui fait que quand deux personnes se rencontrent on peut dire que toute la question c'est : quels sont les objets qu'elles ont en commun ? Parfois il faut du temps pour savoir ça ! Bon, c'est une première chose, la feuille d'assertion. Puis il y a la question du scribe. Le scribe c'est très précis, qui inscrit les choses, mais qui ne sait pas ce qu'il va inscrire, — c'est la connerie là, je ne sais pas ce que je vais dire, ce n'est pas calculé, je ne vais pas dire « ah ben maintenant je vais dire ça », parce que là, on est interprète de sa propre pensée, — non, c'est le truc qui sort comme ça, je ne sais pas que j'allais dire, voilà. Le scribe ne sait pas ce qu'il va dire, ce qu'il va inscrire, mais il n'est pas interprète non plus, donc il ne sait pas ce qu'il a inscrit ! Mais c'est le psychanalyste ça, parce que le psychanalyste, au fond, quand il dit, quand il fait ce qu'on appelle une interprétation (mal nommée !), il inscrit quelque chose, il ne sait pas ce qu'il vient de dire, il ne sait pas ce qu'il va dire, et il ne sait pas ce qu'il vient de dire, parce que c'est l'autre qui a entièrement entre ses mains tout le destin de ce qui est inscrit.

L. G. : Mmm mmm...

M. B. : Ça t'es arrivé comme à tout le monde, tu as dit quelque chose à quelqu'un et le plus sûr moyen de savoir que c'est une interprétation c'est que quand la personne est partie, toi tu te dis mais qu'est-ce que je lui ai dit, qui je suis pour dire des choses comme ça, ou bien j'ai dit une connerie, ou bien, non mais jamais j'aurai dû dire ça, toutes ces trucs qui nous passent dans la tête, on sait que là on a fait une interprétation parce qu'on a été réellement scribe, voilà, scribe.

Et l'interprète, eh bien c'est celui qui va faire quelque chose de ce qui est inscrit, il va trafiquer, il va trafiquer ce qui est inscrit et c'est son travail ça, c'est le boulot de l'interprète.

Alors là on a une structure à condition de mettre les objets qui sont en commun, c'es-à-dire ce qu'on peut appeler le musement commun entre les personnes, parce qu'on partage le musement. Quand on est ensemble comme ça, on partage, on partage quoi ? eh bien, on partage du musement, voilà, on muse ensemble, les objets sont un peu indistincts, ce n'est pas très clair, mais au fond le museur c'est celui qui construit le monde tout le temps. Parce que si tu réfléchis à la question, au fond nous, le monde, on s'attend toujours à le trouver comme nous le pensons, comment ça se fait ça ? Ce n'est pas normal, parce que ça change tout le temps, les atomes bougent, tout bouge, etc., et pourtant nous ne sommes pas tellement surpris par lui ; j'ai devant moi cet appareil de télévision, eh ben, je sais que si je tourne la tête et que je la retourne après vers lui je le retrouverai, pourquoi ? eh bien, c'est un mystère, ça. Ça veut dire que constamment je construis le monde, et c'est ça la part commune de notre musement, c'est que quand on partage quelque chose, on partage ça aussi, c'est-à-dire le fait que tous les deux on sait bien qu'on doit faire tenir le monde dans nos têtes, bon, parfois le monde te réserve des surprises, ça, c'est une autre question, ça, c'est le réel du monde, où là c'est une autre paire de manches, mais le monde il faut bien le tenir comme ça, tout le temps, et le musement c'est tout ce travail où on tient le monde autour de nous, qui nous permet de savoir qu'il est toujours là, car si nous étions surpris tout le temps ça serait terrible ! un cauchemar, c'est dans le cauchemar que tout est inattendu.

L. G. : Mais le musement on peut dire qu'il est inconscient.

M. B. : Le musement c'est quelque chose qui appartient aux deux derniers des trois espaces que Freud définit dans la première topique, conscient, préconscient, et inconscient.

L. G. : Mmm, donc voyons si moi j'ai compris quelque chose, en pratique. Il m'arrive, je viens tous les jours, les soirs de mon cabinet à ma maison, je fais quinze kilomètres, j'arrive à garer devant ma maison, et moi je me suis aperçue d'avoir conduit la voiture, d'avoir rien vu, comme si j'étais dans un rêve, dans mes pensées mais j'ai conduit, je n'ai pas eu pas des accidents donc...

M. B. : Mmm mmm...

L. G. : ... j'ai fait les même choses, j'ai fait automatiquement des gestes pour conduire, pour voir le... pour marquer devant l'autre voiture, mais j'ai l'impression que moi tout le temps j'ai pensé, mais je ne me rappelle pas à quoi j'ai pensé...

M. B. : Voilà. Super...

L. G. : C'est ça ?

M. B. : C'est ça, c'est le musement, tu étais pas en voiture, tu étais en musement... (rires)

L. G. : (rires)

M. B. : Mais si tout à coup une voiture déboulait, tu « sortirais » du musement...

L. G. : Oui.

M. B. : ... parce que là tu aurais la surprise, il y aurait du réel là...

L. G. : Eh oui...

M. B. : ... qui arriverait.

L. G. : Mais si tout passe comme tous les jours...

M. B. : Voilà, c'est ça...

L. G. : ... stand-by.

M. B. : Le monde, il est comme tu penses qu'il est...

L. G. : Oui...

M. B. : Jusqu'au moment où il te prouve que tu te trompes...

L. G. : Mmm...

M. B. : Oui, c'est toute une part... c'est très proche de l'imaginaire, chez Lacan, ça...

L. G. : Mais des fois je me souviens seulement du moment où j'ai démarré...

M. B. : Oui...

L. G. : ... et puis je me retrouve à garée devant la maison et plus rien.

M. B. : Oui...

L. G. : Comment c'est... je sais pas comment je suis arrivée...

M. B. : Mmm...

L. G. : Mais quelque chose est passé dans ma tête...

M. B. : Oui.

L. G. : ... donc ce flux continue.

M. B. : Voilà, le musement est continu, et maintenant là on a une grande structure fondamentale, c'est-à-dire que autour de la feuille d'assertion se joue la structure suivante : le scribe inscrit le musement que l'interprète déploie. Voilà la grande structure, c'est-à-dire que le musement, c'est l'objet du scribe, l'objet du signe, alors là c'est de la sémiotique. On peut dire que le scribe est le maître du représentement, de ce qui s'inscrit, ce que j'appelle le *représentement* dans mes trucs, c'est le maître du représentement, il inscrit, il inscrit quoi ? quelque chose dont l'interprète va pouvoir donner l'objet, il va pouvoir livrer l'objet ; le scribe, lui, il inscrit, et c'est l'interprète qui va pouvoir livrer l'objet du signe, voilà.

L. G. : Livrer ?

M. B. : Livrer, le produire, produire l'objet du signe, comme tu le sais le travail de l'interprète est de pouvoir dire l'objet du signe. Cette structure trouve un champ d'application dans des situations très diverses, dont la première a été, pour moi, l'éveil de coma : on partage un certain musement avec le blessé, il faut une grande familiarité là, ça peut pas être un étranger absolu, et cette familiarité est acquise dans le corps à corps de l'équipe avec le blessé, etc., et lorsqu'on fait, par exemple, une réunion, s'exerce la fonction scribe, une fonction, — c'est pas quelqu'un, le scribe, c'est une fonction, — et cette fonction scribe, si elle s'exerce, c'est par une parole qui vient s'inscrire à un moment donné, dont le blessé va être l'interprète, ce n'est pas l'équipe, c'est le blessé ! Notre travail c'est de faire vivre la fonction scribe, pour pouvoir permettre au blessé d'accomplir la fonction interprète. Le blessé prend ça très au sérieux puisque parfois, et j'ai fait plusieurs récits là-dessus, il est obligé de sortir de l'état végétatif pour dire quelque chose, c'est quand même extraordinaire ! Alors il devient clair que dans la psychanalyse, le travail du psychanalyste est d'assurer qu'il y ait de la fonction scribe, et sa condition nécessaire la feuille d'assertion à constituer, et ce sera au patient d'interpréter, d'ailleurs on le sait, bon, la fois d'après quand il revient, on regarde, on dit est-ce que ça a changé quelque chose, hein ?

L. G. : Mmm...

M. B. : Donc on voit bien que c'est lui l'interprète, ce n'est pas nous ! Lui, il peut interpréter mais à condition parfois d'avoir l'inscription qui lui manque, et ce manque d'inscription, c'est toute la question que pose Freud sur la névrose, — voire sur la psychose, enfin c'est plus complexe. C'est un gros travail de fabriquer une feuille d'assertion, et d'assurer ainsi la possibilité de la fonction scribe.

Avec le bébé on a quoi ? On a une mère qui prend le bébé comme un interprète, — c'est le bébé l'interprète de la mère, — elle, elle fait tous ses trucs, ces soins, ce rapport corporel intense, tout ça, et le bébé est censé interpréter les actes et les paroles de la mère ; le musement, lui, le musement, c'est ce qui s'installe là entre le bébé et la mère, et là on a encore cette structure à l'œuvre. Au fond on peut dire que le bébé est un museur, c'est-à-dire un être humain qui muse dans son langage à lui, je ne parle pas de langue là, on lui suppose un langage, parce que si on ne lui supposait pas un langage, ce ne serait qu'un morceau de chair maternelle. Ainsi, toute mère dans la fonction maternelle, qui est une fonction scribe, à ce moment-là, la fonction scribe par excellence, suppose son enfant comme museur et va lui demander d'être l'interprète de ses inscriptions, mais du fait de lui demander d'être l'interprète de ses inscriptions, par là même elle va organiser le langage de l'enfant, elle va l'organiser, parce que justement cette mère, guidée par je ne sais trop quoi, un truc sans doute phylogénétique, va apprendre à l'enfant à pouvoir fabriquer dans son corps, se doter des ressources pour être l'interprète de sa mère, et ce n'est que beaucoup plus tard, quelques mois après sa naissance, que l'enfant pourra devenir à son tour scribe, et ce sera là une nouvelle aventure ; il pourra devenir scribe parce que par lui même il va inscrire sur la feuille qui lui a été donnée par sa mère, mais ça c'est une autre histoire. On voit cette grande structure, scribe-museur-interprète, intervenir dans tout ce qui nous nous intéresse, le rapport mère-enfant, le rapport avec les patients, le rapport avec les équipes, parce qu'après tout l'équipe c'est l'équipe comme telle qui est scribe. Quand on fait une supervision d'équipe, on prend au sérieux le fait qu'il y ait une feuille d'assertion, c'est qui n'est pas toujours le cas ! J'ai un très bel exemple. Il y a plusieurs années de ça j'avais été appelé par un établissement où je devais faire une supervision d'équipe. J'arrive dans cet établissement, c'était terrible, terrible, il y a des gens qui étaient là depuis vingt-cinq ans...

L. G. : De l'équipe ou...

M. B. : De l'équipe, mais aussi des jeunes, qui étaient arrivés à six ans et qui avaient actuellement vingt-cinq ans. La première réunion, une horreur ! Des cris, ils ne se parlaient pas, ils se criaient dessus, tout le temps, toute la réunion, trois heures, je suis sorti de là épuisé, j'hésitais à continuer, parce que je ne voyais pas très bien quoi faire là-dedans ! Bon, comme on a des ressources, la fois d'après ça recommence, et là je leur dis « voilà, expliquez-moi ce qui se passe, pourquoi vous gueulez comme ça : oh ben parce que l'autre... Alors ils avaient des histoires vieilles comme tout, des disputes anciennes, tout ce que tu veux, seulement ce n'est pas tout ! « Mais des fois vous prenez quand même des décisions » — « Oh oh, des décisions ! vous pensez si on prend des décisions ; avant, on discutait pour prendre des décisions, mais après les discussions quelqu'un allait voir le directeur et c'était lui qui emportait le morceau, c'était son idée à lui qui passait, alors depuis on a arrêté » — « eh bien voilà, nous ne sommes peut-être pas en mesure de changer ça profondément pour le moment, mais dans la réunion qu'on fait ici, on va noter dans nos têtes ou sur un cahier enfin où vous voulez, les choses importantes qu'on dit, sur ce qu'il serait important de faire avec les enfants, avec le reste de l'équipe, avec les autres équipes, etc., le noter, et la fois suivante nous reprendrons ce que nous avons dit pour voir quel est le destin que ça a eu ». Au bout de six mois on pouvait commencer à se parler tranquillement ! D'où l'importance de là question de l'inscription : où est-ce que ça s'inscrit ? c'est la question décisive. À la réflexion, la feuille d'assertion a à voir avec l'espace transitionnel de Winnicott, et l'espace du musement, ce serait l'espace potentiel. Voilà, pour se raccrocher un peu à des trucs qui ont déjà été dits par ailleurs, parce que tout ça n'est pas entièrement nouveau, bien entendu. Le transitionnel, c'est la feuille d'assertion, et le potentiel, c'est le feuilletage, voilà, espace potentiel, parce qu'au fond, l'espace potentiel, c'est ça, c'est tout ce qui peut être. L'espace transitionnel, c'est tout ce qu'on peut échanger, donc on est bien dans cette dimension de la feuille d'assertion, ce sur quoi on échange, l'espace d'échange, et puis le musement qui est l'espace potentiel de tout ce monde qui peut être. Voilà quelques points de repère.

L. G. : Oui...

M. B. : Espace transitionnel, espace potentiel.

L. G. : Ce qui s'échange mais aussi ce qui permet de se séparer...

M. B. : Mais oui, comme le scribe et l'interprète. C'est pas confusionnant le scribe et l'interprète, le scribe ne sait pas ce qu'il inscrit, voilà, le vrai scribe, c'est celui qui ne sait pas ce qu'il a inscrit. La mère parfois peut se tromper, elle peut ne pas être dans la fonction scribe tout à fait quand elle pense qu'elle peut interpréter les effets de sa propre parole, c'est là qu'elle déborde, qu'elle n'est pas scribe, parce qu'elle voudrait être à la fois scribe et interprète, c'est tout un travail d'accepter et alors ce que l'enfant lui rappelle parfois en étant scribe, en lui disant : oh oh, je suis scribe aussi, ça c'est plus tard, c'est le moment de la séparation là...

L. G. : Oui...

M. B. : C'est-à-dire que là on voit il y a tout ce jeu quand même complexe autour de quelque chose qu'il faut considérer comme une structure triadique, avec trois choses qui sont inaliénables, qu'on peut pas séparer : le scribe, le museur, et l'interprète. Voilà, cette triade fondamentale qui est celle autour de quoi on peut penser beaucoup de choses de notre travail.

L. G. : Oui... ce qui m'étonne de cette théorie, si on peut l'appeler une théorie, c'est le fait que ce sont... comment dire, bien claires les fonctions, de ce qui arrive...

M. B. : Oui...

L. G. : ... entre le *partner* de la thérapie ou l'intervention l'équipe, etc., c'est bien clair parler de fonction, mais tu as écrit sur ça ?

M. B. : Oui, beaucoup oui...

L. G. : Il y a des livres ?

M. B. : Oui, il y a un livre qui s'appelle *Psychanalyse, logique, éveil de coma*.

L. G. : ... il n'y a pas en italien ?

M. B. : Ah, en italien, il n'y a rien.

L. G. : Non ?

M. B. : *Psychanalyse, logique, éveil de coma*, il y a beaucoup d'articles où je développe ça mais même sur mon site tu sais, sur mon site j'ai beaucoup, beaucoup de choses là-dessus.

L. G. : J'ai suivi sur ton site aussi toute la question du packing de Pierre Delion...

M. B. : C'est terrible ça.

L. G. : Et en effet hier on a parlé de l'éveil de coma... autour du langage...

M. B. : Oui, le langage on le met du côté du museur, voilà, et la langue on la met du côté de la feuille d'assertion, ce qui s'échange sur la feuille d'assertion.

L. G. : Mais je pense qu'en Italie, ça, c'est une chose nouvelle.

M. B. : Oh, mais en France aussi parce que il y a peu de personnes qui en dehors mes amis avec qui je travaille sur le plan intellectuel depuis longtemps comme Pierre Delion ou Jean Oury, il n'y a pas grand monde qui...

L. G. : Ah non ?!

M. B. : Ben non !

L. G. : Mais ils parlent la même langue quelque chose... quelque part, on le sait, c'est comme tous les professionnels, on fait semblant qu'on ne sait rien mais on sait tout des autres.

M. B. : (rires)

L. G. : En Italie on fait semblant que les autres n'existent pas et on ne veut pas savoir, mais on doit être morts pour être écoutés.

M. B. : Peut-être... ça ne tardera pas...

L. G. : (rires)

M. B. : Ce n'est pas faute d'en avoir parlé, parce que j'en parle souvent.

L. G. : ...très intéressant mais aussi il y a des indications implicites, on peut dire implicites ?

M. B. : Oui, implicites, oui.

L. G. : Implicites, des indications sur ce qu'on fait quand on travaille dans l'équipe, ce qui se passe entre le thérapeute et le patient, etc., parce que s'il y a des repères métaphoriques comme cette théorie du scribe de l'interprète, etc., c'est comme rentrer dans sa propre fonction, parce que je pense que c'est facile à s'oublier... sa propre fonction...

M. B. : Oui.

L. G. : ... et d'échanger. Il y a quelque fois que le thérapeute devient le patient et le patient devient le thérapeute.

M. B. : Pourquoi pas ? mais à condition de le savoir...

L. G. : D'être conscient de ça, oui.

M.B. : Je me souviens d'une psychologue que j'aimais bien, qui me dit « oh, il faudrait que vous veniez » ! C'était un grand établissement bureaucratique d'État, où il fallait « faire » des groupes de parole. Je dis que le mot ne me plaît pas, ni la chose, d'ailleurs, parce que les groupes de parole, les gens qui travaillent, des groupes de parole ils en font toute la journée, quand ils se retrouvent autour de la machine à café, quand ils sont dans les vestiaires, tout ça...

L. G. : ... qu'est-ce qu'on entend par groupe de parole ...

M. B. : Elle insiste, je cède, et on fait une réunion avec les officiels et tout ! Je demande « qu'est-ce que vous voulez ? » Et les officiels, me disent « oui, on aurait besoin de quelqu'un qui vienne nous aider parce que les personnes qui sont au guichet et qui reçoivent le public sont soumises à des violences extraordinaires, etc. », bon...

L. G. : ... burn out...

M. B. : C'est ça. Je dis alors « voyons, lorsque les personnes se font insulter au guichet, c'est à quel propos ? » — « ben, c'est parce que il y a des choses qui... des papiers qu'ils n'ont pas reçu, des choses... », — « ce sont ces personnes-là qui font les papiers d'habitude ? » — « ah non, c'est à l'étage au-dessus » — « ah bon, donc à ces groupes de parole vous intégrerez les gens des étages » — « ah non, chacun a sa place » — « autrement dit, si par exemple les gens protestent parce que les gens des étages n'ont pas fait leur travail quelles conséquences ça pourra avoir ? » — « ah ben, alors on pourrait faire des réunions avec les gens des étages », — « mais à quel moment pourront-ils discuter entre eux ? je vous propose de faire des réunions avec des gens qui sont au guichet et les gens des étages, et puis on verra » — « ah mais, ben d'accord, on en reparlera ! » (rires) Je ne les ai plus jamais vus, évidemment. Ce que je

demande c'est qu'on parle toujours du travail concret qu'on fait avec les gens, voilà, les gens dont on s'occupe, et ça, c'est du sérieux, parce que ce sont eux qui interprètent la chose ; nous, on va faire des blablas mais les effets on les verra sur les personnes dont on s'occupe.

L. G. : Une autre chose, pendant les séances il arrive que on a la contemporanéité, je sais pas c'est ça arrive que seulement moi mais j'ai cette curiosité, je suis attentive à ce qu'on me dit, la communication c'est ça, mais dans certains moments je m'aperçois que je pense à une contemporaine des choses...

M. B. : Bien entendu, à un moment donné il y a quelque chose de cette rencontre entre la parole du patient et tes propres pensées comme ça, qui donnent lieu à une inscription à faire : tout à coup une hypothèse qui surgit qui concerne l'autre, tu dis ça, et c'est ce moment-là où les deux flux là de pensées, tout ce truc complexe, peuvent trouver un début d'élucidation, mais ce début d'élucidation, ce n'est pas tellement pour nous, parce que nous on s'en fout, on peut dire que notre propre pensée a porté ses fruits, les fruits, c'est l'inscription du scribe, et c'est le patient qui lui va nous dire ce qu'on a dit vraiment, sur lui, pour lui, pas pour nous. Donc ce que tu dis, c'est constant !

L. G. : Oui...

M. B. : ... on a plein d'idées...

L. G. : ... à quelque chose qui n'a rien à voir...

M. B. : ... qui n'a rien à voir, mais bien sûr, qui n'a rien à voir, et c'est là, dans ces moments-là que parfois surgit un truc, qu'on dit, qui surgit. C'est ce qui fait vivre la place du scribe, parce que je ne sais pas que j'allais dire ça, et je ne sais pas ce que j'ai dit, mais du coup ça vient résoudre la question de ces pensées éparses, qui n'avaient comme fonction, si on est bien à sa place, qui n'avaient comme fonction que de permettre que quelque chose surgisse interprétable par le patient, et c'est là que il y a ce truc de Lacan qui dit « l'interprétation déchaîne la vérité », le scribe c'est ce qu'il fait, sans le savoir, et le bonhomme-là en face sent alors vivre des interprétants qui étaient jusqu'alors en en jachère et qui émergent du fait de l'inscription, des interprétants qu'il ne se savait pas avoir, et c'est pour ça d'ailleurs que parfois c'est la copine ou le boucher ou qui sait qui, qui peut faire l'interprétation aussi, qui va déchaîner les interprétants, parce que tout le travail a été préparé, parce qu'il y a une feuille d'assertion.

L. G. : Quand j'ai fait ma formation analytique, le formateur nous disait que si le patient il allait il utilisait des métaphores il allait pour papillon...

M. B. : (rires)

L. G. : C'est-à-dire il parle de ce que il passe par la tête, qu'on devait le reconduire à la relation...

M. B. : Mmm mmm...

L. G. : ... et donc quand j'étais jeune psychothérapeute je faisais ce qu'on m'avait enseigné, maintenant je ne le fais plus... Je laisse parler de ce qu'on veut parler et je fais attention à la relation, c'est-à-dire le transfert qu'on a avec le thérapeute bien sûr, mais pas à travers le

contenu de ce que on me dit. Mais certaines fois quand on arrive à un certain âge on a des doutes, je dis je travaillais mieux quand j'étais jeune...

M. B. : (rires)

L. G. : ... que maintenant... parce que avant j'étais... j'écrivais tout ce qu'on me disait, pas avant le patient, après... parce que j'avais peur d'oublier de quelque chose, maintenant je n'écris plus rien. Chaque séance c'est la première séance...

M. B. : C'est épatant, ça...

L. G. : Bien que pendant le patient parle, il dit quelque chose, je sais déjà à quoi il se réfère... comme si la mémoire il déclenche à certains mots qu'il dit et après c'est tout fermé, il s'en va, c'est fini... Mais si on n'en parle pas avec quelqu'un, de ça, on a toujours le doute de travailler mal... parce que je dis mais pourquoi... avant je faisais ça, j'étais plus précise, et maintenant je suis plus... je me sens plus libre... et moins fatiguée, avant c'était une écoute aussi mécanique... parce que je me faisais violence parce que je devais parler de tout ce qu'on m'avait enseigné, on fait comme ça ; c'est tout différent maintenant... Mais après je me console avec le fait que le patient il vient me voir... Donc quelque chose passe... Parce que je pense que la personne comprend... s'il passe quelque chose. On n'a pas le masochisme de dire je vais payer quelqu'un qui ne m'écoute pas... Et c'est vraiment étrange le moment que le patient on parle trop on ne donne pas aucun conseil, on ne dit pas... On ne donne pas de jugement, lui dire tout va bien, tout va pire, etc., en fait ce moment que dit de que je suis en thérapie, je suis en analyse, je suis changé parce que avant j'ai pensé ça, maintenant je pense ça, et je dis comment c'est arrivé, ça ? et comme vraiment c'est quelque chose et un miracle sans... c'est lui, c'est une personne qui fait le miracle, c'est un miracle en soi... un changement en soi. C'est ça que tu disais hier, que ça m'a fait du bien de t'écouter, le fait de l'interprète, et moi je suis le... de ça, mais vraiment mais me console .

M. B. : Et il y a quand même cette question du désir, je disais au bout du compte quel est le désir du scribe ? qu'est-ce que ça pourrait être ? et alors je me disais le désir du scribe c'est le désir des interprétations qui seraient données à ce qui est inscrit, il désire les interprétations, quelles qu'elles soient. C'est pas à lui de décider puisqu'il n'est pas interprète, donc son désir c'est qu'il y ait de l'interprétation. C'est la formule du transfert ! La personne est dans le désir du scribe qu'il y ait des interprétations qui seraient données.

L. G. : Et à propos du transfert... en Italie il y a deux écoles à ce propos, il y en a qui parlent de transfert et contre-transfert, et qui parlent du transfert du patient et du transfert du thérapeute, en mettant en évidence le fait que si on parle de contre-transfert c'est comme une conséquence du transfert du patient. Mais si on parle du transfert du patient et du transfert du thérapeute ce sont deux choses indépendantes...

M. B. : J'appellerais bien contre transfert le goût du transfert, c'est ce qu'on sent du transfert de l'autre, c'est-à-dire c'est ce qui nous est renvoyé en écho du transfert. On le sent ça, mais c'est pas pour autant une inversion des positions, parce que s'il y a une inversion des positions c'est le patient qui est psychanalyste alors, ça peut arriver, mais enfin bon, c'est pas tout à fait notre travail ! Le contre transfert c'est la perception, l'effet de cette dimension transférentielle, c'est-à-dire l'exigence dans laquelle est le patient d'interpréter ce qu'on inscrit. Je redis que ce qu'on inscrit tu vois cette fonction scribe c'est simplement le fait que quelque chose puisse s'inscrire, ça veut pas dire que c'est nous qui inscrivons, ça veut pas dire

que c'est nous qui allons faire l'interprétation géniale, ça peut être le patient lui-même qui le fait, à ce moment-là c'est au titre de scribe qu'il le fait, et puis il va interpréter, c'est une fonction, c'est pour ça que c'est important de distinguer la fonction et la personne, c'est pas... il faut qu'il y ait la fonction scribe, c'est là la question fondamentale, il faut qu'il y ait cette fonction, sinon il y a pas de thérapie, s'il y a pas cette fonction, mais ça veut pas dire que c'est nous qui allons prononcer la parole magique, tu vois, au sens du miracle, on ne fait pas des miracles, des fois par hasard on dit quelque chose mais souvent c'est le patient qui le fait ou bien quelqu'un dans son environnement. Nous préparons tout pour qu'il y ait une fonction scribe, il faut être attentif à la feuille d'assertion, le cabinet, les règles de fonctionnement, la permanence, l'accueil, très important, tout ça, c'est ce qui fait qu'il y a une feuille d'assertion, ça s'inscrit quelque part. Le patient même quand il est chez lui il pense au psychanalyste, ah, tiens, je pourrais lui dire ça ou je pourrais lui dire ça, voilà, ça veut dire qu'il y a une feuille d'assertion là...

L. G. : Mais je vais toujours me convaincre du fait que pour faire un travail de scribe comme tu dis on doit avoir, le terme ne me plaît pas, mais je ne trouve autrement que immaturité, c'est-à-dire on doit être... on doit avoir renoncé à un narcissisme... parce que on doit renoncer à un pouvoir que on te donne gratuitement parce que le patient serait tout content si nous parlons, si nous donnons des conseils, si nous faisons ça et on prend des décisions pour lui, etc., mais faire quelque chose de bien pour lui, c'est vraiment renoncer à faire ce qu'il désire à ce moment-là, et ça je ne sais pas si dans la jeunesse ça c'est possible. Mais aussi d'avoir la sensation d'être quelqu'un, de savoir faire les choses comme je faisais que c'était tout précis, je faisais tout ce que m'a dit mon maître...et il m'a dit oui certainement, il nous avait enseigné quelque chose donc il a dit ce qu'il devait dire, il n'a dit pas de bêtises, mais il... comment dire ? si le thérapeute est très jeune, c'est nécessaire de lui donner des coordonnées pour bouger dans son travail. Mais ça ce n'est pas le bien du patient, et donc je me demande comment est possible faire une analyse, de faire un travail d'analyse au début de...

M. B. : Je ne sais pas si tout ça s'est enregistré...

L. G. : J'espère...

M. B. : C'est technologique !